

Le monde comme espace mental
Les herbes folles d'Alain Resnais

Jacques Kermabon

Raymons Depardon
Number 143, September 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25184ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2009). Review of [Le monde comme espace mental / *Les herbes folles* d'Alain Resnais]. *24 images*, (143), 39–39.

Le monde comme espace mental

Qu'Alain Resnais entretienne un rapport très particulier aux scénarios dont il s'empare n'est un secret pour personne. Parmi les façons de décrire cette appropriation, cette subtile dialectique entre fidélité et distance, on peut relever une dimension onirique et affirmer que Resnais a rêvé les labyrinthes de Marienbad, il a halluciné Hiroshima, Stavisky, les théories d'Henri Laborit, les pièces de Bernstein, l'opérette *Pas sur la bouche*. Chez Resnais, la réalité est figurée à la fois par un certain nombre d'éléments tangibles, exposés en toute clarté, des espaces, des gestes, des actions, des mots et le doute qui les accompagne, que celui-ci soit comme une sorte de halo ou naisse d'une observation attentive. En effet, plus le regard s'attarde, plus ce qui est vu se leste de mystère. Avec *Les herbes folles*, il rêve un roman de Christian Gailly. Il se trouve que *L'incident* déploie un espace de fiction qui entremêle dans le même flux les faits les plus quotidiens et les linéaments de pensées qui habitent les personnages, ces flots de réflexions désordonnées tantôt inavouables tantôt verbalisées qui fondent une part de notre rapport au monde. Rêver *L'incident* veut dire en extraire des éléments – texte en voix off, dialogues – et les confronter à des hypothèses de mises en scène, faire naître des rencontres. Loin d'homogénéiser, de lisser, le montage de Resnais ouvre des brèches. Et ce qui raccorde ou pas, ce ne sont pas uniquement les plans qui se succèdent mais aussi les mots et les images, les gestes et les pensées, celles des personnages et celles qui cheminent chez le spectateur. Loin de délivrer le sens de ce qu'il nous conte, encore moins une morale, Resnais s'amuse à mettre en rapport des éléments pour le plaisir de voir naître ce qu'il advient. Il est vrai aussi que les êtres ne sont pas un. Georges Palet (André Dussollier) est ainsi frappé, en découvrant deux photos de Marguerite Muir (Sabine Azéma), de leurs dissemblances, comme celles de deux personnes différentes. Et Resnais de s'amuser à ne pas combler les écarts, mais plutôt à multiplier encore les facettes de protagonistes à la fois ordinaires et fantasques.



Si on en croit l'affiche du film, *Les herbes folles* pourraient être les divagations des personnages, d'autant plus étranges que l'incident qui les provoque est insignifiant. Une femme se fait voler son sac. Un homme retrouve le portefeuille de celle-ci abandonné dans un stationnement souterrain. Si ce qu'il advient ensuite pourrait être raconté – mais, à la limite, mieux vaut lire le livre –, cela ne restituerait en rien ce qui véritablement se trame, les pensées plus ou moins légères, plus ou moins délirantes des personnages – désirs et pulsions de meurtre compris –, mais surtout celles qui bourgeonnent en nous sans qu'on puisse mesurer avec certitude en quoi elles ont été programmées par la mise en scène et dans quelles mesures elles naissent de nos propres démons. *Les herbes folles* sont aussi, comme le rappellent les premiers plans du film, ces pousses qui s'immiscent entre les pavés des rues, les lézardes du bitume, les pierres des maisons abandonnées, les rochers de granit. L'image ainsi suggérée peut prendre différents accents selon qu'on qualifie ces accès de verdure d'irréductibles, d'impromptus, qu'on y voie le juste retour ou la prééminence d'une nature sauvage sur la civilisation ou bien encore les symptômes d'un monde fatigué qui se fissure ou,

pourquoi pas, le retour du refoulé. Resnais ne tranche pas, il nous laisse rêver avec lui face à la façade terne du quotidien de ses protagonistes derrière laquelle peut soudain sourdre on ne sait trop quoi, un grain de folie, des envies de tuer qui remontent d'un passé qu'on imagine trouble, des souvenirs de cinéma, une vraie passion ou une frustration insondable soudain mise à jour. Les équations psychologiques suggérées, les phrases jetées çà et là, les comportements irrationnels ne sont que des éléments que Resnais avance pour nous intriguer et nous amuser, nous regarder aussi. Rien n'explique rien. Comme chez le Buñuel dernière période, la ligne claire de Resnais dessine les contours d'un monde aux frontières du rêve, un univers à la consistance incertaine, à l'artifice assumé. Il n'hésite pas à mélanger les styles de lumière, à affirmer une palette de couleurs, à laisser libre cours à une fantaisie joueuse, une élégance un brin surannée – ou plutôt hors d'âge – comme autant d'*herbes folles* au sein d'un cinéma français au réalisme conventionnel et aux enjeux souvent bien didactiques. – Jacques Kermabon

France, 2009, Ré. : Alain Resnais. Scé. : Alex Reval, Laurent Herbiet et Resnais. Ph. : Éric Gautier. Mont. : Hervé De Luze. Int. : André Dussollier, Sabine Azéma, Emmanuelle Devos, Anne Consigny, Mathieu Amalric. 104 minutes.